

La Rencontre des écrivains : « une aventure majeure »

JEAN ROYER

« La Rencontre québécoise internationale des écrivains a été pour chacun de nous une aventure majeure : elle nous révélait, non seulement un peuple mais une littérature », lançait, en fin de semaine, l'écrivain polonais Georges Lisowski, soulignant le 15e anniversaire de cet événement littéraire annuel.

Depuis vendredi, près d'une cinquantaine d'écrivains du Québec et du monde, conviés par Jean-Guy Pilon et le comité organisateur de la rencontre, se sont réunis autour du thème « Écrire l'amour ». Cette rencontre se nourrit de communications et de débats littéraires mais aussi de fraternité entre les écrivains de divers pays. Depuis la première rencontre, en 1972, plus de 250 écrivains du monde ont visité le Québec et se sont rapprochés de notre littérature.

Samedi soir, les participants à la rencontre ont rendu un vibrant hommage à Jean-Guy Pilon, le principal animateur et fondateur de l'événement. « Il ne faut jamais oublier que Jean-Guy Pilon est un animateur essentiel de la littérature québécoise », a souligné l'écrivain Jacques Godbout.

M. Pilon avait, par ailleurs, invité Jean Blais, vice-président de Radio-Canada pour la radio, à présider le banquet d'anniversaire de la rencontre. Radio-Canada, a souligné M. Pilon, a donné, depuis 15 ans, un écho à la rencontre auprès de la Communauté radiophonique des radios de langue française, rejoignant ainsi un auditoire potentiel de 75

millions de personnes. « Aucun événement littéraire n'a jamais reçu une telle attention. D'ailleurs, la radio de Radio-Canada a généreusement accueilli les écrivains depuis plusieurs années et il faut souhaiter que cela se continue dans l'avenir », a ajouté M. Pilon.

Le coup d'envoi du colloque a été donné par l'écrivain Jacques Folch-Ribas. Dans sa conférence inaugurale, l'écrivain québécois a rappelé qu'écrire l'amour, c'est tout simplement dire : « Je m'aime, aime moi. » C'est aussi, selon la phrase de La Boétie, « discourir de ce que l'on ignore ». Et l'écrivain, ajoute M. Folch-Ribas, porte en lui toutes les armes de l'esprit.

Dès les premières communications et les premiers débats, on a évoqué les figures de Diotime, celle pour qui l'amour est l'effort vers la beauté, de la femme forte — que ce soit Antigone, la première anarchiste, ou la femme de Socrate, qui battait son philosophe de mari — et la figure de la femme humiliée, pillée et volée de *La Maison de jade*, de Madeleine Chapsal.

Bien sûr, des écrivains européens et méditerranéens ont rappelé le vieux combat d'Eros et Thanatos. D'autres, comme le Québécois André Ricard et le Breton Pierre-Jakez Hélias, ont fait appel à Shakespeare ou à la tragique histoire de Tristan et des deux Yseult. Des femmes écrivains, comme Vénus Khoury-Ghata et Nicole Brosard, ont défendu la place de la femme dans l'amour. Il a été

Suite à la page 15

Colette Magny : « Je suis constamment outrée ! »

PAUL CAUCHON

Tous les militants qui, après leur folle jeunesse naïve, se lamentent aujourd'hui sur les révoltes passées tout en accumulant les REER devraient rencontrer Colette Magny.

Ce matin-là, dans la cafétéria feutrée du chic Radio-Canada, Colette Magny, qui, à plus de 60 ans, marche avec une canne et ressemble à une bonne « ma-tante » de la campagne, s'agitait sur sa chaise et gueulait en brandissant le poing. « Dès l'instant où je me lève, je suis constamment outrée ! Bien sûr, je ne peux pas vivre tout le temps avec ça, sinon c'est le suicide. Mais je ne peux pas faire autrement que ce que je fais. »

Dans ses actes, dans ses paroles, dans ses chansons, elle ne peut donc pas s'empêcher de prendre position ? « C'est ma vie ! Et c'est la vie de tout le monde, non ? C'est pas possible d'être séparée. Je ne comprends pas les artistes qui croient à telle chose et qui ne l'expriment pas dans leurs chansons. »

Passionaria ? Révolutionnaire ? Plutôt une femme émouvante, drôle et provocatrice comme les enfants et les passionnés savent l'être, du genre à entrer dans une pharmacie et à gueuler en conseillant aux clients de fumer, « parce, lorsqu'il y aura la guerre nucléaire, la nicotine, ça vous fait un écran qui empêche la radiation de passer ! »

Même Léo Ferré la craignait. « Quand je l'ai rencontré, dit-elle, il m'a dit : "T'es une gentille nana, dans le fond, je pensais que t'avais les poches pleines de pétitions, t'es pas une panthère." »

« Non, je ne suis pas une panthère, je n'en ai pas les qualités, ajoute-t-elle, avec un brin de tristesse. Je suis une anarchiste. Mais de gauche, hein ? »

Son choix est clair et net. La plus grande « blues-woman » de France

est montée à toutes les barricades. Tout simplement parce qu'il fallait le faire, comme une évidence.

Elle a commencé à chanter dans les années 60, à 36 ans. Elle travaillait alors comme « fonctionnaire internationale dactylographe bilingue ». On lui disait que sa voix était superbe. Pendant un an, elle a réfléchi à la notion de sécurité, et puis elle a décidé de plonger (« j'suis pas contre les gens qui ont de l'argent, lance-t-elle, mais qu'ils le dépensent, qu'ils s'achètent des yachts, ça fait travailler du monde ! Stocker des lingots, alors qu'on va peut-être tous sauter, à quoi ça sert ? »).

Un premier succès, *Melocoton*, l'a fait entrer dans le merveilleux monde du *show-bizz*. Elle en sort aussi sec et commence une longue errance où cette voix de blues se place au service d'incroyables collages sonores et expérimentaux, « blues-actualités » où elle chante sa colère et celle des étudiants de mai 1968 ou des ouvriers en grève des années 70. Jamais elle ne s'est arrêtée. Cet hiver encore, alors que plusieurs intellectuels regardaient de loin les manifs étudiantes en doutant que ça soit aussi fort que « leur » Mai-68, la Magny soutenait un mouvement qui s'occupait des familles d'étudiants matraqués.

« C'est simple, dit-elle, il y a trois choses qui me tiennent à coeur dans la vie : les enfants, le conflit israélo-palestinien, et Artaud. Mais tout ça, me dit mon directeur de disque, c'est invendable ! Ça n'intéresse personne. Moi je veux bien qu'il y ait le *Top 50*, le divertissement, mais bon, la barbe ! qu'on me laisse un tout petit crâneau. Ceux qui ne m'aiment pas n'ont qu'à aller ailleurs ; le divertissement, il y en a partout. »

Voilà pourquoi son dernier disque, où elle présente un collage sur les travailleurs émigrés, n'est pas encore sorti.



Colette Magny : « Attention ! l'amour, c'est tragique et les petits oiseaux, c'est méchant... »

« On m'a tellement dit souvent : "Vous avez une belle voix, mais ce que vous chantez, quelle horreur ! Vous pouvez pas chanter l'amour et les petits oiseaux comme tout le monde ?" Alors, je dis attention ! l'amour, c'est tragique et les petits oiseaux, c'est méchant. »

Le petit public fidèle qui la vénère place très haut dans son oeuvre *Tha-nakan*, ce long texte d'Antonin Artaud intégrant cris, ricanements, toussotements, hurlements et pleurs.

« C'est une dame passionnée d'Artaud qui m'a demandé de faire quelque chose pour une soirée qu'elle organisait dans son centre d'art contemporain, explique-t-elle. Je l'ai fait

par amitié pour cette dame, pas nécessairement par respect pour Artaud, qui était méchant. C'est quelque chose de très dramatique, sur ce fil très tenu qui sépare le sensé de la folie, ce fil sur lequel on peut tous basculer. »

Pour sa première visite au Québec, cette semaine, elle a été très touchée de l'invitation du festival « Folie/Culture » qui, justement, s'intéressait plus à son oeuvre sur Artaud qu'aux vieux (et merveilleux) classiques du blues qu'elle interprète tout de même. Elle était, hier soir, à La Polonoise, à Montréal ; elle sera mercredi à Québec, à la bibliothèque Gabrielle-Roy.

La Gächinger Kantorei de Stuttgart et l'orchestre du CNA Une soirée Haydn et Mozart aussi parfaite qu'émouvante

CAROL BERGERON

Baroque et classicisme : Haydn, *Messe en ré mineur* « Lord Nelson » ; Mozart, *Requiem*, K. 626 ; Edith Wiens (soprano), Janice Taylor (mezzo-soprano), Andreas Schmidt (basse, dans Haydn), William Parker (basse, dans Mozart), David Gordon (ténor), la Gächinger Kantorei (maîtrise) de Stuttgart, l'orchestre du Centre national des arts du Canada, dir. Helmuth Rilling. Un concert présenté par l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM), le 24 avril à la basilique Notre-Dame.

Il est vrai que le public mélomane montréalais se distingue par la générosité de ses applaudissements. Debout, il ovationne le moindre concert. Seulement, voilà, les ovations

ne sont pas toutes les mêmes. Certaines font entendre un cri du coeur qui ne laisse pas de doute sur la qualité exceptionnelle de ce qui les a déclenchées.

Vendredi dernier, l'auditoire avait tout à fait raison d'ovationner les interprètes, notamment la Gächinger Kantorei de Stuttgart et son directeur et fondateur, Helmuth Rilling. Ce qu'on venait d'entendre sortait indubitablement de l'ordinaire.

Avec l'assistance du ministère des Affaires étrangères de la République fédérale allemande et du ministère des Affaires extérieures du Canada, l'orchestre du Centre national des arts du Canada et la Gächinger Kantorei ont effectué une tournée de concerts qui les a menés jusqu'à New York et qui nous a enfin permis d'entendre en concert un chœur et un chef allemands dont la réputation a déjà été confirmée par le disque :

La Passion selon saint Jean, BWV 245 (CBS 13 M 39 694) ; *La Passion selon saint Mathieu*, BWV 244 (CBS M4 39715) ; la *Messe en si mineur*, BWV 232, etc. Dans ces enregistrements, l'orchestre est celui du Bach-Collegium de Stuttgart.

Dans la musique baroque, l'esthétique de Rilling s'oppose à celle d'un Nikolaus Harnoncourt ou d'un Gustav Leonhardt. Il fait notamment jouer et chanter à notre diapason (440 Hz et non à 415 Hz) ; il utilise les instruments à la moderne. En somme, il ne pratique pas ce que l'on appelle le « retour aux sources », ce qui ne signifie pas pour autant qu'il aborde l'oeuvre de Bach (par exemple) avec irrévérence.

Pour appartenir à la maîtrise de Gächinger, un choriste doit avoir fait des études musicales poussées. Cela

Suite à la page 12



Cette maquette d'un abri anti-nucléaire, auquel on accède par un puits d'une profondeur de 250 pieds, était l'un des travaux d'étudiants en vedette à l'« expo sciences-loisirs » de la région de Montréal, qui s'est tenue en fin de semaine à l'aréna Bill-Durnan.

À l'affiche du Salon du livre de Québec

HÉLÈNE de BILLY
collaboration spéciale

QUÉBEC — Coup de chance, les pays francophones tiennent leur prochain sommet à Québec, en septembre. Pour le 16e Salon du livre de Québec, cela signifie un volet international accru avec la présence, dans ses murs, de représentants de 19 pays, dont 14 appartenant à la grande famille francophone.

L'ouverture officielle a lieu demain à 17 h. Après les cérémonies d'usage, présidées — francophonie oblige — par le ministre québécois des Relations internationales, Gil Rémillard, une première table ronde réunira autour de l'animateur Maximilien Laroche les écrivains Tahar Ben Jelloun (Maroc), Ami-

nata Sow Fall (Sénégal), Clarisse Nicoïski (France) de même que les Québécois Anne Hébert, Jacques Godbout et Jean-Paul L'Allier. Sujet de la discussion : « Les littératures francophones, leurs places dans le monde ». Un autre moment important de la journée aura lieu un peu plus tôt, à 18 h 30, sur la grande scène, alors que André Payette rencontrera Anne Hébert. Invitée spéciale du salon, Mme Hébert a accepté de venir spécialement à Québec pour toute la durée de l'événement.

Le lendemain, mercredi 29 avril, sera marqué par la remise, à 19 h, du prix Octave-Crémazie destiné à la relève de la poésie québécoise. Comme le Robert-Cliche, décerné la veille à Louise Doyon pour un premier roman intitulé *Les Héritiers*, le

prix Octave-Crémazie, accordé rituellement au début de chaque édition du salon, symbolise la continuité à Québec.

Mentionnons également, au cours de cette deuxième journée, la tenue, à 20 h 30, d'une table ronde des éditeurs francophones qui tenteront d'établir les « divers moyens à prendre afin de développer la coopération entre eux ». À peu près au même moment, à la salle Beauport, Michael Bar Zoher, auteur de *David Ben Gourion* et ancien membre de la Knesset, présentera une conférence intitulée « Comment écrit-on un roman d'espionnage ».

Colloques et tables rondes se poursuivront les jours suivants, notamment sur les similitudes et différences des littératures francophones (jeudi) et l'avenir du français écrit

au Québec (vendredi). À noter qu'après la francophonie, le deuxième grand sujet abordé au 16e Salon du livre de Québec tournera autour de l'informatique et de l'édition scientifique. À ce propos, il faudra surveiller la rencontre animée par Yannick Villedieu, le samedi 2 mai à 20 h, qui réunira des éditeurs français et québécois et portera sur le dur désir d'édition des ouvrages scientifiques en français.

Mais, au-delà des discussions, il y a les livres et, comme toujours, les séances de signature se multiplieront au Palais des congrès. Parmi les nombreux auteurs invités, signalons la présence des Français Annie Cohen pour *Le Peignoir à plumes* et

Suite à la page 12



Faut **LE DEVOIR** pour le croire!